

Souvenirs de brousse : premier séjour

Christiane Raoux (veuve de Michel Raoux (Bx 50))

Après la campagne d'Algérie, Michel, jeune médecin-lieutenant, est affecté pour un séjour de 30 mois, au Togo et plus exactement à **Pagouda** petite agglomération située en pleine brousse, à 600 km, au Nord du pays. Nous ignorions tout de l'Afrique et je croyais béatement qu'il s'agissait d'une sorte d'Algérie peuplée de populations noires. Forts de nos certitudes géographiques, nous quittons la France avec Alain alors âgé de 18 mois. Nous n'avions pas eu la possibilité de rejoindre le Togo en bateau et nous le regrettions pour son côté festif et aussi pour une acclimatation plus progressive à la chaleur. Partis tous trois de Paris en avion, l'escale à Marseille permettait de servir un repas aux passagers. Nous avons été assez chahutés par des conditions météorologiques défavorables et par une facétie du destin, notre repas à l'aéroport de Marseille contenait des œufs brouillés auxquels nous n'avons pas fait grand mal car nos estomacs étaient encore plus brouillés que les œufs. Nous avons donné notre dernier rendez-vous métropolitain à mon cousin Pierre Chassagne, ingénieur chimiste chez Shell à Marseille.

Notre premier contact avec l'Afrique noire se déroula à Niamey au petit matin. Cette rapidité de locomotion ne permettait pas une acclimatation progressive. Le changement était brutal et se manifestait tant par la chaleur que par le décor de ces paysages dénudés, brûlés par le soleil et par une population exubérante, des bâtiments d'aéroport très modestes. Après un petit-déjeuner à l'aéroport de Niamey, nous sommes remontés dans notre avion en direction de Lomé capitale du Togo.

À Lomé, solidarité coloniale oblige, des médecins plus anciens, basés à l'hôpital nous attendaient à l'aéroport avec leurs épouses qui avaient organisé notre réception à tour de rôle, chez les uns et les autres pour nos premiers repas tandis que notre hébergement était fixé dans une chambre confortable de l'hôpital, durant notre séjour dans la capitale togolaise. Pendant une huitaine de jours, les camarades plus anciens se chargeaient d'une première initiation tant sur le plan médical pour les maris que sur le plan pratique pour les épouses. C'est ainsi que j'ai été cornaquée par une femme charmante que je n'oublierai pas et qui se nommait Marie-Rose Gaspard femme du médecin-capitaine Franck Gaspard. Nous en avons également toujours



Terminus du train à Blitta.

gardé reconnaissance au médecin-commandant Henri Chagnoux chirurgien qui maniait l'humour décapant avec talent. Cet épisode n'était que le hors-d'œuvre de ce qui nous attendait par la suite pour une période de 30 mois, une fois passées les délices de la vie civilisée de Lomé.

Enfin il fallut s'arracher aux plaisirs de cette capitale africaine, de sa côte bordée de cocotiers. De bon matin, nous prenions le train en partance pour le nord. Ce train ne comportait pas de wagons-lits mais une 1^{re} Classe qui nous mettait un peu à l'abri du voisinage des poulets, de l'odeur entêtante du poisson séché mêlé au parfum lourd des ananas et des mangues. Terminus du train : Blitta situé à 400 km en direction du nord.

Ces 10 heures de voyage n'étaient qu'un aimable divertissement au regard de ce qui nous attendait. Le chauffeur du médecin que Michel remplaçait, le docteur Hervé, nous attendait sur le quai de la gare de Blitta et nous fit prendre place dans un véhicule qui était une *Savane Renault* ce qui constituait une nette avancée technologique par rapport au système des porteurs qu'avaient connus nos anciens. Le véhicule automobile quel qu'il soit, est loin de constituer en Afrique la sécurité qu'on se croit en droit d'attendre.

Plusieurs possibilités sont à envisager compte tenu de l'état d'ancienneté et d'entretien. Pour tout chauffeur africain qui se respecte, le fil de fer est élevé à la hauteur d'une institution : il fixe alternativement la roue de secours, les bidons d'essence et d'eau, voire même la batterie. C'est ainsi que Michel a eu la surprise de réceptionner un jour, son camion du SHMP de retour de campagne de vaccination, sans batterie, celle-ci s'étant détachée sournoisement et ayant quitté non moins sournoisement le capot, déjouant la vigilance sommeillante du conducteur. Concernant cette fameuse équipée de notre arrivée, le chauffeur avait oublié de faire le plein d'essence et comme nous ne disposions pas de l'assistance du rallye Paris-Dakar, notre Mamadou coupait le contact à chaque déclivité de la piste pour économiser son carburant. Notre moral baissait au fur et à mesure que nous « montions » vers le Nord, les paysages se faisaient plus désertiques, les populations sur le bord des routes, de moins en moins évoluées.

Il faut dire également que les « Anciens » ne faisaient pas preuve à notre égard d'une excessive tendresse, pensant vertueusement qu'il était utile de « tremper » les jeunes que nous étions. À l'escale de Sokodé, dénommée



Pagouda – Promenade en voiture.

pompeusement, capitale du nord, je me souviens parfaitement que le « camarade » médecin-capitaine, ancien de la guerre d'Indochine et célibataire, me déclara *ex abrupto*, « *Que venez-vous faire ici avec votre gosse de 18 mois, il va crever* ». Je tairai son nom car il est mort tragiquement quelques temps plus tard mais sur le moment, je l'aurais volontiers étranglé. Même genre d'accueil, en plus nuancé toutefois, à Pagouda de la part du prédécesseur et de sa femme, heureux de quitter ce paradis africain après trente mois de purgatoire. Je passe sur le confort de la case de passage qu'ils nous avaient laissée avec aménité. Cela me valut de faire la connaissance de toutes les charmantes bestioles qui allaient devenir notre quotidien : serpents, chauve-souris, margouillas, cafards... la liste n'est pas exhaustive.

La case du médecin dont nous prîmes possession deux jours plus tard (après les passations de consignes) pour être un peu moins délabrée, n'était pas dotée des rudiments de confort. Très spacieuse, elle portait son immense toit de chaume à la façon d'un bonnet de fourrure rabattu sur les yeux.

L'architecture de ce type d'habitation réputée moins chaude que les toits de tôle, comportait des règles immuables qui avaient dû être concoctées par Décret de l'administration coloniale : les pièces d'habitation au centre, bordées d'immenses vérandas protégeant du soleil. Pas de vitres aux fenêtres mais de la paille tressée avec armature de bois que l'on soulevait et maintenait ouverte avec un bâton pour bénéficier de l'air et de la lumière.



Case du médecin à Pagouda.

Ce genre de fermeture plus que sommaire, ne me laissait que peu d'illusion sur notre protection éventuelle face à des individus malveillants. La richesse du mobilier ne résidait que dans le bois exotique traité de façon rudimentaire avec des lits à moustiquaires sous lesquelles il fallait se glisser rapidement pour éviter l'intrusion massive des insectes. Point de salle de bain mais une douche en ciment bien nécessaire dans des pays aux températures caniculaires. Nos *esprits forts* métropolitains blâmeraient sans nul doute, les méthodes colonialistes qui consistaient à faire remplir chaque jour, le fût de 200 litres (initialement bidon de pétrole et placé sur une sorte de mirador), par une corvée de femmes déversant le contenu de leurs canaris d'eau puisée quelques mètres plus loin. Cela ne choquait en rien les populations locales pour lesquelles, servir chez un « Blanc », constituait un honneur, *a fortiori* chez « mon Docteur ».

C'est ainsi que je me trouvais à la tête d'un train de maison comparable à celui de la baronne de Rothschild mais en moins stylé : maître d'hôtel servant à table avec dignité, cuisinier et son aide, blanchisseur, jardinier, chauffeur. Tout ce petit monde se répartissait un travail assez sommaire mais nettement délimité. À telle enseigne que l'entretien des deux frigidaires à pétrole revenait pour l'un au cuisinier et pour l'autre au maître d'hôtel. Ni Dieu, ni diable n'aurait pu obtenir de l'un de ces deux auxiliaires qu'il effectue le travail de l'autre.

Parmi les consignes passées par le prédécesseur, il fut question d'une enquête à mener à propos de troubles récents durant lesquels le commandant de Cercle avait été blessé par une flèche qui pouvait être empoisonnée mais qui, heureusement avait été lavée de ses substances nocives par une pluie tropicale tombée fort opportunément. Michel devait faire déterrer les corps pour en faire l'autopsie en qualité de médecin légiste. Dans le climat insurrectionnel de l'époque de décolonisation, l'opération n'était pas sans risque. Finalement, elle n'a pas déclenché de nouvelles émeutes.

Mon mari était très accaparé par son travail car, à l'inverse du personnel, il cumulait les tâches : médecin-chef de l'hôpital, il passait sa visite chaque jour, suivi d'une cohorte d'infirmiers, devait opérer à peu près tout, gérait l'hôpital... et réglait les multiples palabres dont l'Afrique a le secret. Quoique peu attiré par la chirurgie, probablement par excès de scrupules, il avait dû se familiariser avec tous les protocoles opératoires car les évacuations sanitaires pour les cas graves, s'effectuaient en camion vers Sokodé, le poste chirurgical le plus proche situé à 150 km de pistes ce qui, compte tenu de la durée du trajet, de l'inconfort du véhicule et de l'état des pistes, laissait peu de chances de survie au malade.



Réunion des chefs à Pagouda.

Je me souviens d'avoir participé à certains cas de conscience de mon mari : opérer sur place dans des conditions précaires ou évacuer dans des conditions non moins précaires.

Je me souviens lui avoir dit : « *Crois-tu vraiment que ton malade pourra supporter le trajet et arriver à Sokodé en vie ? Si ta réponse est affirmative tu peux l'évacuer mais si tu as des doutes opère-le* ». Rude école pour un jeune médecin ! Lors de sa première intervention chirurgicale, Michel par un excès de conscience, m'avait demandé de lui lire le protocole opératoire de son bouquin de médecine. Je m'installais donc dans la « salle d'op. », mon livre sur les genoux, et me mis à faire la lecture, tandis que Michel s'escrimait avec son bistouri. Au bout d'un moment, il me demanda si j'allais bien ? Passablement étonnée de la question, je pensais qu'elle pouvait plutôt s'adresser au patient sur la table, encore qu'il n'ait pas pu y répondre puisqu'il était sous l'effet du narcotique. En réalité, mon époux toujours attentionné vis-à-vis de moi, craignait que je ne défaille dans cet univers qui n'était pas le mien, et à la vue du sang, mais cela ne m'avait pas effleuré...

Le sort de l'épouse du médecin était très différent parce que sans responsabilité. Heureusement la présence d'Alain me distrait de l'ennui qui guette chaque femme. Nous étions seuls Blancs dans un rayon de 30 km : point d'amie, pas de distraction, pas d'électricité qui aurait pu alimenter certains appareils, seulement une visite de loin en loin d'un fonctionnaire français venu en mission dans notre brousse du bout du monde. Notre hospitalité était sans faille, trop heureux que nous étions de pouvoir parler à un concitoyen et de glaner ça et là les menus événements dont nous étions tenus à l'écart. Le courrier avec la famille mettait au moins 10 jours et il n'était pas question de journal ou autre divertissement. Nos premiers voisins « Blancs » étaient un couple de Pasteurs protestants sympathiques mais vivant dans une austérité dont on ne savait si elle était voulue ou imposée. Malheureusement, nous

ne devions pas garder plus de 3 semaines ces voisins car ils eurent le grand malheur de perdre leur bébé de toxicose dans des délais extrêmement rapides. En quelques heures un bébé pouvait décéder par déshydratation faute de pouvoir disposer d'une pièce climatisée ce qui était le cas. De ce fait ils furent rapatriés en France sans être remplacés.

Cet épisode tragique n'était pas de nature à remonter notre moral puisque notre fils Alain pouvait se trouver dans la même situation et nous prenions tous les moyens en notre possession pour éviter pareille tragédie : interdiction pour lui de sortir de la case aux heures les plus chaudes (entre 11 et 17 heures) sachant que sous les tropiques, la nuit tombe vers 18 heures. Sieste obligatoire sous la moustiquaire. La promenade autour de notre case ne pouvait s'effectuer que le matin de bonne heure ou à la tombée de la nuit et dans le premier cas, toujours avec un chapeau. Avant de quitter Paris j'avais fait l'acquisition de vêtements tropicaux dont un grand chapeau fort peu seyant puisque Michel m'avait dit que je ressemblais aux infirmières du Dr Schweitzer. Alain était doté d'un chapeau tonkinois et Michel arborait fièrement un chapeau de brousse inspiré directement du *Far West*.

Au moment où tombait la nuit, notre maître d'hôtel qui répondait au nom de Paulin, allumait une lampe à pression appelée *Pétromax*, (probablement le nom de la société qui les fabriquait). Il la plaçait sur une sellette qui avait le mérite de dominer les autres meubles et donc d'éclairer assez bien mais en dégageant aussi pas mal de chaleur, ce qui était moins souhaitable. Le chauffeur de son côté, allumait le groupe électrogène d'une durée de 2 h 30 ce qui nous permettait de faire marcher quelques disques sur l'électrophone dont nous avions fait l'achat à Lomé. Pour le folklore, la dynamo était anglaise et tournait à 60 tours minutes au lieu de 50, modifiant de ce fait sensiblement le tempo de la musique classique. C'était le moment où Michel revenait de « l'hôpital » dont il était le

médecin-chef, (titre pompeux puisqu'il était seul) après avoir visité une dernière fois les cas les plus graves.

Cette narration serait incomplète sans une description évocatrice de ce bâtiment où venaient se réfugier toutes les misères physiques de ces populations sous médicalisées et dépourvues d'hygiène. Elles venaient, confiantes, sachant que le médecin Blanc pouvait faire des miracles et elles avaient le même espoir que lorsqu'elles allaient voir le sorcier ou le marabout. Le malade n'était pas isolé de sa famille qui l'accompagnait, le nourrissait et qui demeurait avec lui tout le temps du traitement. En réalité, il n'y avait pas de grande salle commune où les malades étaient alignés dans leurs lits mais des petites cases africaines séparées où chacun pouvait faire la cuisine à sa guise. La visite du médecin escorté de son infirmier major et de quelques infirmiers, consistait donc à faire le tour de cette sorte de village pour examiner chaque patient, donner aux infirmiers le traitement à appliquer avec les médicaments qui convenaient. Les maladies les plus courantes étaient le paludisme, la dysenterie, le pian, la maladie du sommeil, la toxicose des bébés, la dengue la méningite etc. L'implantation d'une structure médicale dans ce coin oublié d'Afrique avait tout pour surprendre mais il constituait un nid historique de la maladie du sommeil qu'il fallait combattre.

L'affectation de Michel avait été prévue initialement pour Sokodé, la capitale du nord Togo où se trouvaient une vingtaine d'euro-péens, mais *in extremis*, il y avait eu intervention de postes au profit d'un camarade de Michel qui devait avoir des connaissances de médecine supérieures à lui car, par ses redoublements, il avait approfondi le programme... et son père était gouverneur des colonies, ce qui peut expliquer bien des choses. Les jeunes médecins issus de la faculté de médecine de Bordeaux avaient bien des raisons de se trouver désemparés devant le décalage entre les préceptes médicaux reçus dans les cours magistraux et la pratique à laquelle ils devaient faire face avec les moyens du bord extrêmement limités. Les crédits modestes obligeaient à des arbitrages notamment en matière de travaux des bâtiments et par voie de conséquence, d'hygiène, telles que peinture à la chaux de la salle d'opération ou des autres pièces du dispensaire. La débrouille devait être la qualité principale. C'est ainsi que Michel avait transformé en scialytique une bassine blanche en émail servant à concentrer la lumière sur le champ opératoire. Pour donner un semblant d'unité à ces bâtiments, il avait imaginé de faire dessiner des allées délimitées par des pierres badigeonnées de chaux. Ce travail effectué par la main-d'œuvre locale n'avait pu se faire qu'avec l'appui des chefs de village qui avaient désigné des corvées. De même qu'en France au Moyen-Âge, les seigneurs exigeaient des manants qu'ils effectuent des tâches d'intérêt

général... Lorsque quelque temps plus tard, le ministre de la Santé togolais vint en inspection à Pagouda, il fut agréablement surpris de cette initiative et en félicita Michel. Cela devait par la suite améliorer les rapports avec ce ministre notoirement anti-Blanc et anti-médecin militaire français.

Concernant notre survie, un des problèmes cruciaux était le ravitaillement car nous étions éloignés de tout centre et, selon la formule de mon mari, nous nous trouvions à 600 km de la plaque de beurre (Lomé). Comme me l'avait indiqué la femme de notre prédécesseur, il était nécessaire de s'initier au jardinage afin de commander sur catalogues, des graines de légumes aux jardinerie de France et de donner les directives précises au boy qui nous servait de jardinier en sachant que les préceptes des catalogues pour les périodes de plantation devaient être subtilement adaptées au rythme des saisons africaines qui ne comportaient ni hiver, ni printemps mais un été perpétuel ponctué par la saison des pluies en juin, juillet et août. C'est ainsi que je n'ai jamais compris pourquoi le sol latéritique rouge produisait de minuscules carottes blanches et que les rares oranges restaient vertes même durant leur maturité. N'ayant jamais cultivé quoi que ce soit, je demeurais fort dépourvue et ma cuisine également. Le marché local n'offrait aucune ressource sauf des ignames sortes de tubercules s'apparentant aux pommes de terre mais avec une certaine amertume. Toutefois, on pouvait y acquérir des poulets que les Français appelaient des poulets de course car ils devaient courir pour acquérir leur nourriture dans la terre et leur chair un peu ferme, se ressentait de ces exercices physiques obligés. Le ministre de l'Agriculture qui était en même temps le député de Pagouda était venu un jour, nous rendre visite et cet homme bien élevé, pour me remercier de mon accueil, m'avait remis cérémonieusement une caisse de pommes de terre de France estimant à juste titre que j'apprécierais davantage ce cadeau qu'un bouquet de fleurs ce dont je le remerciais avec effusion. Ce fut effectivement le cas, à telle enseigne que j'enfermais à clef, dans le « magasin », la précieuse caisse de pommes de terre ne distribuant chaque jour que 2 tubercules au cuisinier afin qu'il prépare le potage d'Alain. N'étant pas satisfaite du résultat culinaire je me suis aperçue que le cuisinier, qui répondait au nom de Jean, substituait des ignames à mes pommes de terre qu'il devait garder pour son usage personnel, à moins qu'il ne les ait vendues « bon prix » à quelque autorité locale. J'ai également tenté l'élevage de poulets ou de lapins sans succès car en une nuit, le passage d'une procession de fourmis rouges réduisait à néant mon élevage n'abandonnant sur le terrain que les plumes des volatiles. Il ne me restait donc que les quelques boîtes de conserves vendues dans les échoppes locales en même temps que la bière avec des pâtes et

du riz. Pourtant Michel, ému par mon désespoir, organisa une fois par mois environ, un système de vivres frais venant de Lomé par le train jusqu'à Blitta puis par camion et enfin par le vélo-moteur d'un infirmier préposé au courrier et dénommé vaguemestre. Ainsi, grâce à une caisse à glace, nous pouvions espérer de temps en temps quelques plaques de beurre ou de fromages que nous dégustions avec délice. Je me lamentais pour Alain dont l'alimentation ne correspondait pas à celle d'un petit Français du même âge. Michel arrivait à ingurgiter le brouet fabriqué par notre cuisinier dans sa cuisine distante de 50 mètres de notre case et sur un feu de branchages, ce qui donnait à toute l'alimentation, un goût de fumé que je n'appréciais pas. Du côté viande, les médecins précédents avaient instauré une fois par mois, l'abattage d'un bœuf pour l'alimentation des malades de l'hôpital. Cela se passait en plein air et l'animal était débité par notre cuisinier qui n'avait pas de capacité de boucher mais qui en faisait fonction. Âmes sensibles s'abstenir ! Le médecin avait droit aux morceaux de choix, c'est-à-dire, le filet, la cervelle, le foie et un ou deux morceaux supplémentaires. Ce ravitaillement devait nous durer un mois. Nous stockions donc le tout dans les freezers des deux réfrigérateurs.

Je n'ai pas eu besoin de surveiller mon poids car je prenais involontairement une ligne de sylphide, à telle enseigne que le Commandant de Cercle situé à Lama Kara (correspondant à un préfet en France) me voyant dépérir m'apostropha un jour : « *Petite Madame, si vous vous laissez aller ainsi, vous serez rapatriée sanitaire en France et votre mari fera ce que font tous les Blancs célibataires ici, il prendra la Mouso* ». Lui-même prêchait d'exemple car après le départ pour raison médicale, de sa femme et de leurs deux jeunes enfants, il avait installé dans sa résidence, une Africaine qui se comportait comme la maîtresse des lieux. Je lui aurais volontiers sauté à la gorge mais un reste de bienséance me fit me contenir. Toutefois, ce dur rappel aux réalités, me donna à réfléchir. Je ne voulais pas abandonner mon mari et je décidais, afin de ne pas sombrer dans l'ennui ou la dépression, de reprendre mes études de Droit. J'écrivais donc à mes parents, que je souhaitais préparer le doctorat en droit. Je passerai l'examen à mon retour en France et leur demandais de m'envoyer par bateau (durée deux mois) tous les livres qui m'étaient nécessaires. Je trouvais cette solution plus distrayante que la broderie parce qu'elle avait l'avantage d'occuper mon esprit et ferait paraître plus courts les longs mois qui nous séparaient de notre retour.

Au bout de six mois passés à Pagouda, Michel organisa, avec l'accord du médecin-colonel, directeur du Service de Santé du Togo, un voyage à Lomé afin de pouvoir compléter par des emplettes, nos maigres bagages de jeune couple. Quel bonheur de

descendre dans la capitale ! J'y retrouvais avec bonheur, Marie-Rose Gaspard et quelques autres femmes de médecins qui nous reçurent comme la première fois, fort aimablement. Lors d'un de ces dîners, le médecin-colonel me prenant à part, me glissa : « *Vous ne devez pas pousser votre mari à venir trop souvent au chef-lieu car vous devez faire des économies pour plus tard et pour votre retraite* ». La perspective des économies et moins encore celle de la retraite ne nous avaient pas effleurés et j'estimais naïvement que de venir tous les 6 mois au chef-lieu, nous retremper dans un lieu relativement civilisé, ne constituait pas un excès. Je compris le message mais n'étais pas décidée à en tenir compte. Ce même médecin-colonel vint beaucoup plus tard en inspection voir Michel. Arrivant dans notre case qui devait dater de la conquête, il s'exclama extasié : « *Comme vous avez de la chance d'être ici, cela me rappelle ma jeunesse* ». Pour un peu il nous aurait recommandé le « Ti Poi » mode de locomotion par porteurs au début de la colonisation. Par la suite, nous revînmes à peu près tous les 6 mois à Lomé ce qui nous permit de faire l'acquisition d'une caméra 9 mm... et d'une encyclopédie de la cuisine que Michel m'avait offerte en cadeau, je ne sais pour quelle raison...

Quels étaient donc nos divertissements dans ce coin paradisiaque ?

Pagouda dépendait du cercle de Lama Kara où se trouvait le Commandant de Cercle français qui comprenait deux subdivisions. Durant notre séjour, nous « usâmes » trois administrateurs de la France d'outre-mer car leurs séjours n'étaient que de dix mois avant de rentrer en France pour deux mois de congé, tandis que les médecins militaires avaient droit à 30 mois sans interruption. Autour de ce détenteur de l'autorité française, la communauté Blanche se composait d'un Chef de Subdivisions, du représentant des Eaux et Forêts, de celui des Travaux Publics et du gendarme qui commandait une douzaine de Gardes Cercle togolais. Beaucoup de ces Français étaient célibataires et je ne voyais donc que rarement une épouse avec laquelle je pouvais discuter chiffons. Le plus souvent possible, nous nous réunissions le dimanche chez l'un ou l'autre pour déjeuner puis, lorsque le soleil baissait, pour faire une partie de pétanque dans la concession (nom donné en Afrique à nos jardins).

Sur le plan religieux, il n'y avait pas de missionnaire à Pagouda et la mission la plus proche se trouvait à 30 km de piste. Nous ne pouvions pas assister à la messe. Pourtant nous étions en relations fort amicales avec l'évêque basé à Sokodé : un Alsacien qui nous visitait de temps à autre. Cela facilita l'installation dans notre brousse, à la fin de notre



Église à Pagouda.

séjour, d'un prêtre alsacien lui aussi, le père Roth issu des missions de Lyon. Nous l'hébergeâmes dans notre case tout le temps de la construction de son logement et de son église et Michel lui apporta le renfort de sa modeste logistique avec le transport de certains matériaux par le camion de l'équipe d'hygiène ce qu'il apprécia considérablement. Il nous fit d'ailleurs la grande joie de célébrer la messe de Noël à minuit dans notre salle à manger. Ambiance recueillie pour cette fête de Noël du bout du monde où il n'était question ni de sapin ni de cadeaux, même pour notre petit garçon (à l'exception des colis envoyés par nos familles) ni de victuailles mais de recueillement et de pensées pour nos parents restés en France. Nous ne pouvions que regretter de ne pouvoir offrir à Alain, l'atmosphère de joie auprès du sapin, la découverte de cadeaux que même les enfants les plus pauvres reçoivent ce jour là avec la présence de leurs parents et grands-parents. Je me souviens d'une réflexion qui m'avait déchiré le cœur. Nous étions « descendu » à Lomé et devant Bruno Gaspard (fils du médecin-capitaine et du même âge que lui, qui lui montrait un de ses jouets il avait dit : « moi je n'ai que ma vieille popinette » (trotinette héritée des enfants de notre prédécesseur à Pagouda.) Non seulement notre enfant n'avait pas de jouet mais il n'avait pas non plus d'enfant Blanc de son âge avec lequel il aurait pu jouer. Son seul copain était Wolouh, le fils du cuisinier, âgé d'une dizaine d'année... Pour lui aussi, Pagouda n'était pas un paradis. Heureusement que les enfants ne ressentent pas les choses comme les adultes. Ainsi que je l'ai déjà écrit, nos distractions d'adultes étaient plus que modestes, j'y ajouterai cependant, une ou deux sorties au Dahomey dont nous étions distants de 40 km seulement avec quelques amis Blancs, dans des réserves d'animaux.

Il faut préciser que cette période fut agitée politiquement car elle était marquée par le début de l'autonomie, statut qui semblait insuffisant aux meneurs extrémistes qui réclamaient l'indépendance complète et le départ de tous les Blancs. J'accompagnais Michel dans ses tournées et nous nous faisons régulièrement interpellé sur les routes au nom « d'Ablodé Badgea » ce qui signifiait « indépendance totale ». Un soir, il devait être environ 17 heures, notre voiture fut littéralement lapidée par une foule d'une cinquantaine de personnes et nous nous couchâmes dans le fond de la voiture pour éviter les projectiles. Bien entendu j'étais terrorisée car nous n'avions aucun secours à attendre de personne. Après une nuit sans sommeil, Michel prit contact avec le Commandant de Cercle qui, faute de moyens, nous conseilla, seulement en cas de danger, de prendre la route du proche Dahomey pour nous y réfugier. Pour ce faire, il précisa que, dans ce cas, nous devrions emprunter le camion destiné aux vaccinations et que ce serait moi qui devrais le conduire... Pourquoi le camion plutôt que la Land Rover ou le Savane ? Michel garderait sa liberté de mouvement et Alain se tiendrait entre nous, assis sur la banquette du camion. À partir de ce jour-là, je me mis à conduire le « 2 tonnes 5 Citroën » au grand ébahissement des populations locales n'ayant jamais vu de femme Blanche au volant d'un camion. Toutefois, le ministre de la Santé, informé de l'état insurrectionnel qui régnait dans la subdivision de Pagouda, fit le déplacement, prenant contact avec les chefs coutumiers afin qu'ils calment les ardeurs indépendantistes de leurs concitoyens.

Je ne sais s'il faut voir une réaction de cause à effet mais lors de notre descente suivante à Lomé, le Ministre nous invita fort

courtoisement à déjeuner. Ce jour là il nous accueillit à son domicile en nous disant : « Comme vous habitez dans le nord, j'ai pensé vous faire plaisir en vous faisant servir un déjeuner de poisson ». L'intention était bonne mais hélas pour Michel le *pensum* était complet car depuis son enfance, il était allergique au poisson qui pouvait lui donner un œdème de Quincke. Il n'osa pas en faire état auprès de ce Ministre qu'il savait particulièrement susceptible. Le Bon Dieu eut pitié de lui. Le Ministre fut appelé au téléphone et s'excusa auprès de nous afin de quitter la table. Promptement, Michel vida son assiette dans la mienne, de son contenu allergisant et j'absorbais le poisson à sa place.

Voilà grossièrement résumée notre première expérience africaine.

Malgré notre désir d'avoir un second enfant, nous avons décidé d'un commun accord que cela n'était pas possible dans les conditions actuelles. À la fin de notre séjour, cependant je fus enceinte et Michel, ne voulant pas assumer la responsabilité de m'accoucher dans des conditions aussi précaires, me renvoya en France, écourtant mon séjour de quatre mois. Le voyage pour Lomé se fit avec le maximum de précautions sur les pistes latéritiques constituées d'une batterie de nids de poules. Depuis le début de ma grossesse je ne voyageais plus pour éviter tout risque de fausse couche.

Mon embarquement par bateau devait s'effectuer à Lomé. L'embarquement s'opérait « en panier ». Nous découvriions alors l'émotion de l'aventure. Comme il n'y avait pas de quai pour les bateaux, nous devions embarquer dans une barcasse qui avait à franchir la « barre » et se positionner le long du bateau qui nous paraissait immense, vu d'en bas. Une grue munie d'un panier pour quatre personnes dans lequel nous avions pris place nous soulevait alors pour nous hisser sur le navire. On racontait alors que le grutier ratait parfois son objectif car il travaillait plus ou moins à l'aveugle et que les quatre occupants du panier pouvaient être sérieusement douchés. J'étais donc un des quatre occupants et je tenais Alain serré contre moi afin qu'il ne m'échappe pas. Passons sous silence l'atterrissage brutal dans la barcasse ou sur le pont du bateau selon le cas. Michel m'accompagna à bord puis il dut effectuer le chemin inverse pour regagner Pagouda. En le quittant j'avais le cœur serré avec la culpabilité de l'abandonner seul. J'imaginai son désarroi de se retrouver isolé dans ce lieu austère où sa seule distraction était le travail. Malgré la nécessité de rentrer en France pour accoucher dans des conditions normales, alors que j'étais très fatiguée par le climat et sous-alimentée faute de nourriture métropolitaine, je redoutais cette séparation de plusieurs mois.

Sur le bateau je n'étais pas seule dans mon cas et, soit par facétie, soit par souci de notre confort, le maître d'hôtel avait constitué une table de femmes enceintes. Tout de suite, une



atmosphère de sympathie s'instaura entre nous, facilitée par l'agrément du retour à la vie civilisée et à un confort dont j'avais perdu le souvenir. La cuisine très réputée sur les

bateaux était particulièrement appréciée après toute cette période de restrictions alimentaires. Le début du voyage se déroula fort agréablement mais huit jours plus tard, au

large du Portugal, l'Océan nous réservait quelques turbulences. Je commençais alors à ressentir des contractions qui nécessitèrent l'intervention du médecin du bord. Il m'interdit alors de quitter ma couchette et m'administra quelques doses d'antispasmodiques. Il vint me voir régulièrement, me tenant au courant de l'état de la mer qu'il observait encore plus scrupuleusement que moi. Il devait m'avouer que dans sa carrière médicale, il n'avait jamais pratiqué d'accouchement. Il avait informé de mon état, le commandant du bateau qui lui avait dit, qu'en cas de besoin, il accosterait dans le premier port. J'ai donc failli mettre au monde un petit Portugais. Bel exemple d'entraide féminine : mes voisines de table venaient me voir fréquemment dans ma cabine, elles s'occupaient d'Alain et lors d'une escale à laquelle je n'avais pas participé, elles m'avaient rapporté un collier de coquillages qu'elles avaient acheté à mon intention.

Maman vint me chercher à Bordeaux, mon port de débarquement et fut un peu effrayée de ma mine. Il faut dire que ni ma coiffure ni ma tenue, par absence de possibilité à Pagouda, ne pouvaient enjoliver les effets de ma grossesse. Hervé devait naître trois mois plus tard en l'absence de son père à la clinique de l'Immaculée Conception de Saint-Germain-en-Laye.